

I Mises au point interactives – Alimentation pédiatrique



Y. CONSTANTINIDÈS
Professeur de
philosophie et d'éthique
appliquée, PARIS.

Pourquoi le comportement alimentaire des enfants et des adolescents se dégrade-t-il ?

Les troubles du comportement alimentaire se multiplient aujourd'hui chez les enfants et les adolescents pour des raisons qui ne sont pas liées à la nourriture elle-même, mais qui relèvent clairement de l'idéologie. Un faisceau de raisons hétéroclites, qui va de l'indignation face à la souffrance animale à l'inquiétude au sujet du dérèglement climatique, en passant par une culpabilité diffuse, qui ne demande qu'un prétexte pour s'auto-flageller, explique en effet le dégoût moral qui s'exprime de plus en plus à l'égard de l'alimentation carnée, accusée de tous les maux.

Manger de la viande n'est plus un acte innocent, indifférent, mais charrie des représentations négatives. Les militants antispécistes n'hésitent pas ainsi à parler de "meurtre" pour qualifier la mise à mort d'un animal dans le seul but de se nourrir de sa chair¹. Les consommateurs placides, qui ne se doutent pas du drame effroyable qui se déroule tous les jours dans les abattoirs, doivent dès lors être considérés comme des complices des meurtriers qui sévissent au grand jour et en toute impunité. Cela s'apparente littéralement à une boucherie, la réalité rejoignant ici la métaphore.

Un sentiment de culpabilité très occidental

Mais celles et ceux qui jugent l'alimentation carnée "archaïque" se méprennent

lourdement sur le rapport que les sociétés dites primitives entretiennent avec les animaux. Contrairement aux Occidentaux, qui ont longtemps rechigné à les considérer comme doués de sensibilité, préférant en disposer librement et selon leur bon vouloir, les animistes leur attribuent une âme et même une subjectivité. Le chamane doit ainsi décontaminer leurs âmes afin qu'on puisse manger les animaux [1]. La grande proximité avec eux n'empêche donc pas de les ingérer, le rite du sacrifice étant l'hommage sincère que l'on rend à ces êtres familiers, aimés.

Le grand anthropologue Philippe Descola rappelle à cet égard que les animistes ne font pas réellement de différence entre les animaux et eux. Parler de l'animal en général est caractéristique du "naturalisme" [2] occidental, qui affirme la spécificité de l'homme même quand il se met en tête de devenir le protecteur attendri des bêtes dont il a longtemps été le plus féroce prédateur. Aucun antispéciste ne doute en effet que c'est à l'homme de mettre fin au massacre des innocents, qui dure au moins depuis la sédentarisation de l'humanité.

Cette injonction à la responsabilité morale, qui s'adresse avant tout aux enfants et aux adolescents, à grand renfort de livres et de films visant à les "sensibiliser" à la cause animale, reflète comme on l'a dit le zèle du repent, qui ne supporte plus son passé sanglant et veut à tout prix se racheter. Le fait de

continuellement suggérer, quitte à fabriquer des preuves scientifiques, que la consommation de viande accélère le réchauffement climatique donne à cette honte secrète de soi un alibi écologique. On assiste alors à une convergence des luttes pour ces deux justes causes que sont la "libération animale"² et la préservation de notre planète.

Libérer les animaux de l'emprise humaine

Le parcours de Peter Singer (*fig. 1*), le précurseur de ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'"éthique animale", est en ce sens révélateur puisque son combat précoce contre les souffrances inutiles infligées aux animaux l'a naturellement conduit à adopter le végétarisme alors qu'il n'était au départ que végétarien³. Ce choix radical et discutable s'impose à ses yeux précisément à cause de l'urgence de lutter contre le changement climatique [3] (*fig. 2*).

On notera la tendance marquée au prosélytisme du professeur émérite de bioéthique à l'université de Princeton, qui fait du refus de traiter les "animaux non humains" comme de simples moyens au service des hommes l'ultime forme de lutte contre les discriminations injustes, les pauvres bêtes succédant aux Noirs, aux homosexuels, aux Amérindiens et aux femmes. Lutte tardive, les animaux ne pouvant se défendre eux-mêmes, contrairement aux autres opprimés.

¹ Voir, parmi bien d'autres exemples, cette affirmation excessive d'Axelle Playoust-Braure dans un article des *Cahiers antispécistes* disponible en ligne : "La violence inouïe que représente le fait de mettre à mort, chaque année, des milliers de milliards d'êtres sentients qui ne veulent pas mourir relève d'un archaïsme éthique révoltant." (www.cahiers-antispécistes.org/garder-la-viande-pour-mieux-se-debarrasser-du-meurtre/)

² *Animal liberation* est le titre de l'ouvrage pionnier du bioéthicien australien Peter Singer, paru en 1973 (trad. fr. *La Libération animale*, Payot, 2012).

³ Quasi-végétarien puisqu'il admet volontiers manger des bivalves (moules, huîtres, etc.). C'est qu'il s'agit de "libérer" seulement les êtres capables de ressentir de la douleur et de la joie (*sentient beings*), tous les animaux n'ayant pas un système nerveux central, donc l'aptitude à souffrir.

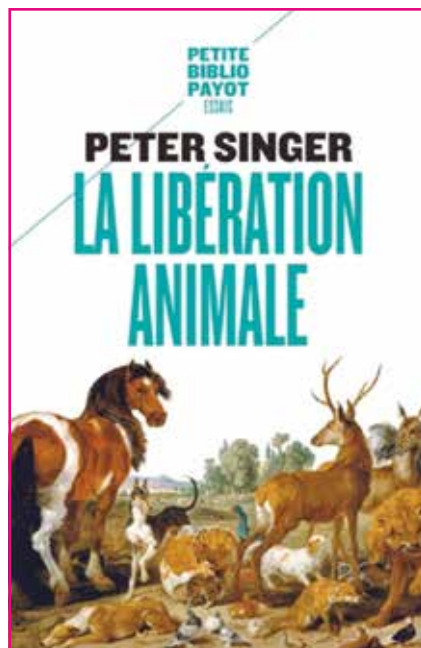


Fig. 1.



Fig. 2.

Peter Singer va même jusqu'à comparer les expérimentations sur les animaux dans les laboratoires aux expériences criminelles menées dans les camps

de concentration nazis sur des "sous-hommes", la supposée infériorité des cobayes dédouanant moralement dans les deux cas leurs tortionnaires.

Ce prosélytisme éthique agit bien sûr efficacement sur les enfants et les adolescents, prompts à s'indigner contre toute forme d'injustice et à prendre aussitôt la défense de la veuve noire et de l'ortolan. Ils sont ainsi particulièrement perméables à l'idéologie végane, qui est l'aboutissement somme toute logique de l'idéologie antispéciste. La remise en cause par Singer et ses épigones du privilège indu de l'espèce humaine (le fameux "spécisme") conditionne en effet tout le reste. Or, ce rejet viscéral de la spécificité humaine, que l'animalisme partage d'ailleurs avec le transhumanisme [4], s'explique par l'étrange culpabilité d'être un animal dénaturé, qui cherche désespérément auprès de ses anciens congénères un peu de son innocence perdue. En faisant si prestement amende honorable auprès d'eux, il se rachète lui-même à ses propres yeux.

■ Des végétariens avant la lettre

La lutte contre la souffrance animale est présentée par Singer comme un indéniable progrès éthique, comme "l'expansion de notre horizon moral" [5], mais on pourrait y voir au contraire un symptôme de crise profonde de la civilisation, qui commence à sérieusement douter d'elle-même. De telles crises nihilistes sont récurrentes tout au long de l'Histoire et elles se traduisent concrètement – c'est tout sauf un hasard – par le refus de bien alimenter le corps, qui nous rive à cette vie, considérée comme intrinsèquement mauvaise.

C'est le cas par exemple des gnostiques⁴, les principaux concurrents des premiers chrétiens. Pour ces adeptes de pureté, l'âme se prostitue "lorsqu'elle

tombe dans un corps et vient en cette vie" [6]. Les "nourritures mensongères" de ce monde la séduisent parce que le Diable les a rendues savoureuses pour masquer le venin qu'il y a caché. "Mais l'âme qui y a goûté a reconnu que les passions douces ne sont que pour un temps. Elle a pris connaissance de la malice, elle s'en est détachée, elle a adopté une nouvelle conduite. Désormais elle méprise cette vie parce qu'elle est passagère et elle recherche les nourritures qui l'introduiront dans la (véritable) vie" [7] (fig. 3).

Si l'on excepte la tonalité religieuse, ce texte anonyme du II^e siècle aurait pu être écrit par un militant végan ! On y trouve déjà cette prise de conscience libératrice qui pousse à renoncer au mal et à se convertir à un mode de vie salubre. Il faut se purifier pour retrouver sa vraie nature, souillée par l'incarnation. Et, pour cela, renoncer à tout ce qui est bon pour le corps parce qu'il alourdit l'âme et la détourne de l'essentiel. L'obsession actuelle de "manger sain", la vogue du *light*, l'aversion pour les matières grasses tirent leur origine de cette han-

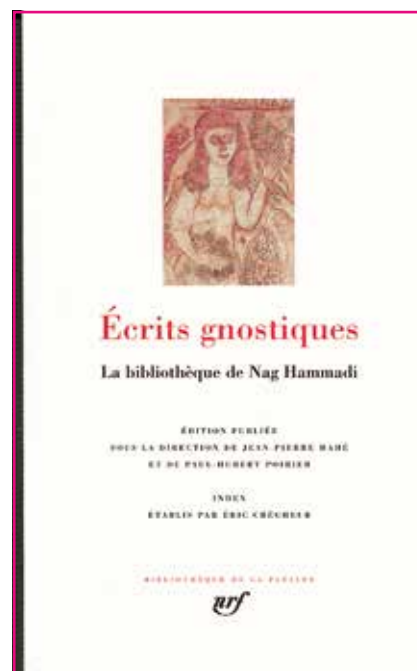


Fig. 3.

⁴ "Les écrits gnostiques, découverts en 1945 à Nag Hammadi, en Égypte, sont cités dans la traduction française disponible sur le site suivant : www.naghammadi.org/traductions

■ Mises au point interactives – Alimentation pédiatrique

tise du corps pesant, carcan de l'âme [8]. Derrière l'argument hygiéniste, souvent invoqué de nos jours, on retrouve cette quête gnostique de pureté.

■ Le mal (in)carné

Le véganisme a bien sûr une coloration scientifique mais ses relents religieux sont manifestes, comme le montre la mission messianique qu'il se donne d'ouvrir les yeux sur l'aliénation que représenterait le "carnisme". La consommation de viande cristallise en effet tous les griefs à l'encontre de la société patriarcale : prétention de détenir la raison, mépris de genre, violences ordinaires exercées contre les plus vulnérables. Jacques Derrida a même forgé un mot-valise pour concentrer toutes ces critiques en une seule : *carnophallogocentrisme*⁵. Le mal carné apparaît ainsi comme le mal absolu.

⁵ "Carnivore, phallogocentrique et logocentrique sont trois façons de dire la même chose : le maître de la nature, son possesseur, est aussi celui qui détient la parole vive, la voix dont le pouvoir d'idéalisation sauvegarde le logos, l'intégrité du phallus, celui qui par son autorité, son autonomie, soumet à la loi la femme, l'animal et l'enfant." (Derridex, index en ligne des termes de Jacques Derrida, www.idixa.net/Pixa/pagixa-1304181112.html)

Derrida considère que le sacrifice sanglant de l'animal, réduit à une simple chose, a permis à l'homme de nier sa propre animalité et d'affirmer sa supériorité sur l'ensemble du règne de la nature en tant que seul être pensant. Le dépassement du carnophallogocentrisme est donc présenté comme la conséquence nécessaire de la déconstruction de la métaphysique occidentale du sujet. Mais si Derrida a raison de dénoncer l'objectivation et l'exploitation industrielle des animaux en Occident, la consommation rituelle de viande n'est pas propre aux sociétés phallogocratiques ou logocentriques, comme on l'a vu.

■ Conclusion

En définitive, c'est la mauvaise conscience des Occidentaux qui les pousse à réclamer avec autant d'insistance un traitement éthique pour les animaux, récemment promus au rang de "personnes non humaines". Chacun est instamment invité à limiter sa consommation de viande, comme son empreinte carbone, pour contribuer à "réparer" le monde. Ce discours moralisateur, qui cible tout particulièrement les enfants et les adolescents, entraîne évidemment la perte du plaisir simple et innocent de manger.

Le malaise dans la civilisation se traduit aujourd'hui, comme à d'autres époques de l'Histoire, par un dégoût morbide pour le corps sain et accompli, et pour le bon vivant, qui passe pour un barbare, un attardé. Notre époque semble en d'autres termes avoir perdu, en même temps que l'appétit, la joie de vivre pleinement.

BIBLIOGRAPHIE

- DESCOLA P. *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Folio Essais, Paris, 2005, chap. I.
- Ibid.*, chap. VIII.
- SINGER P. The Case for going Vegan. In: *Why Vegan? Eating ethically*. Liveright, New York/Londres, 2020.
- WOLFF F. *Trois utopies contemporaines*. Fayard, Paris, 2017.
- SINGER P. *Why Vegan? op. cit.*:13.
- L'Exégèse de l'âme*. NH II, 6.
- Le Discours d'autorité*. NH VI, 3.
- Le Livre des secrets de Jean*. NH II,1.